

LE THÉÂTRE AU FRONT

La privation de musique a été pour beaucoup une des épreuves les plus pénibles de cette guerre. Les cris rauques du canon avaient fait taire « les sanglots longs des violons », brisé le gazouillement des flûtes et muselé la plainte harmonieuse de la contrebasse et du violoncelle. Mais tout arrive, même les choses qu'on désire, comme dit Théodore de Banville, et voici qu'en bien des endroits de ce front de guerre où rugit la folie humaine, la musique a repris ses droits et a recommencé à bercer les rêveries humaines, à les entraîner pour quelques instants loin du réel et de sa laideur, à entr'ouvrir pour elles les mystères harmonieux. Peu à peu l'art reprend ses droits que l'on aurait pu croire méconnus à jamais et, par la volonté tenace et l'énergie heureuse de quelques artistes, fait entendre encore sa voix et fleurit de sa beauté les tristesses du présent.

C'est ainsi qu'à L..., sous l'impulsion d'un musicien averti, amoureux des belles œuvres et chef d'orchestre remarquable, des concerts sont donnés qui satisfont le goût le plus délicat. M. Félix Hesse est aidé dans sa tâche par les instrumentistes de premier ordre que le hasard de la guerre a réunis en directeur fastueux qui n'a pas à s'occuper de ses intérêts matériels et commerciaux. Ce sont par exemple MM. Brun, premier violon des concerts Colonne, Lefranc, alto solo de l'Opéra-Comique, le violoncelliste Samazeuilh que les auditeurs des grands concerts ont applaudi, le jeune lauréat du Conservatoire, Retlinger, le flûtiste Tronche-Macaire, de l'Opéra-Comique, etc. Autour de ces vedettes, des musiciens excellents, qu'un choix judicieux a rassemblés, assurent aux exécutions une perfection que leur envieraient de nombreux concerts parisiens.

La tentative était hasardeuse d'inviter les soldats à venir écouter une heure de musique où ils ne trouveraient que les agréments des sons et les délices de l'harmonie et l'on pouvait craindre que le goût du plus grand nombre, amoindri par ces trois années de vie animale, ne se refusât à goûter la musique pure et ne lui préférât les pitreries de quelque cabot de café-concert. Il n'en a rien été; les poilus sont venus nombreux à ces auditions, deux ou trois à peine ont quitté discrètement la salle après le second morceau, les autres se sont ouverts à la joie musicale et se sont laissé baigner par ses rêveries.

Ils ont applaudi le prélude poignant et tourmenté du troisième acte de *Monna Vanna* dans lequel Henry Février a traduit expressivement l'angoisse de Guido attendant le retour de celle qui est partie pour sauver la patrie; ils ont aimé les arabesques imprévues dont Benjamin Godard a orné les thèmes de sa « suite de danses », goûté le charme subtil du « Chant sans paroles » de Tchaïkovsky, et les

« Scènes Alsaciennes » de Massenet les ont charmés par leur pittoresque, leur clarté, la caresse facile de leurs mélodies devenues depuis longtemps populaires et reconnues au passage comme de séduisantes amies.

D'autres tentatives plus audacieuses suivront celle-là. Je sais que les noms de Charpentier, César Franck, Borodine, Vincent d'Indy seront inscrits sur de prochains programmes et j'espère qu'un jour Debussy y trouvera sa place et pourra être compris par ces auditeurs dont le goût se sera de plus en plus épuré et affermi. Ainsi ce qui semblait une gageure dangereuse s'est changé en un succès et les audacieux ont eu raison une fois encore.

C'était sans doute une gageure aussi que de monter *Gringoire* (cardans le centre militaire dont je parle l'art dramatique accompagne l'art musical) et de vouloir présenter ce petit chef-d'œuvre de poésie sans le trahir. Comme la précédente, elle a été tenue hautement. La présentation de la pièce de Banville n'a pas été indigne du poète et l'interprétation en a été excellente. Un souple et intelligent acteur de l'Odéon, qui se souvient d'Antoine, M. Duvernay, a composé et joué le rôle de Louis XI avec un art très nuancé et très sûr. Gringoire, c'était M. Bayard, dont j'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler ici même et de dire les grandes qualités. Ce rôle complexe et divers qu'il abordait pour la première fois lui a permis de les épanouir toutes. Il a été le poète famélique et craintif, heureux comme un enfant devant le bon repas inespéré, puis le rêveur extasié devant la beauté de celle qu'il aime, et le lyrique enthousiaste qui par la vertu de sa sincérité et de son émotion fait comprendre à Loyse que « la flamme intérieure peut embellir un pauvre visage ». Il m'a été donné d'applaudir M. Georges Berr dans ce rôle ; M. Bayard ne lui a pas été inférieur. M. Gallet a composé une amusante silhouette de Simon Fourniez et M^{les} Couturier et Koehl ont eu le charme qui supplée à l'expérience.

MEMENTO. — Je reçois d'un aspirant du ...^e d'infanterie, M. Varin, un compte-rendu d'une représentation du théâtre aux armées qui montre une fois encore tout le bien et le réconfort que les spectacles apportent aux troupes.

Cette représentation offrait aux troupes un programme bien composé qui permit d'applaudir M^{les} Beylat, Perrin, M^rs Guilhaène et Chevallot dans le Martyr de la rue Pigalle. Les organisateurs n'avaient heureusement pas craint d'inscrire Molière au programme, avec le « Dépit Amoureux ». M. Varin constate que la farce molièresque a fort diverti les poilus, mieux, j'en suis persuadé, que telle ou telle inéptie moderne. « Notre division, écrit-il, avait besoin de théâtre ! Après quatre longs mois passés devant Saint-Quentin, on n'avait trouvé pour qu'elle se reposât que le triste décor d'un camp en pleine lande ! »

Le théâtre est venu mettre un peu de rêve et de fantaisie dans le triste décor. Il me plaît d'entendre dire encore combien il est nécessaire.

LE RÉGISSEUR.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Ping-Sin*, drame lyrique de Louis Gallet, musique de M. Henri Maréchal ; *Au beau Jardin de France*, évocation dramatique et lyrique de M. Guillot de Saix, musique de M. Francis Casadesus. — *Concerts Pasdeloup*. — *Art et Liberté*. — *Le Grenier de Montjoie*. — *Peinture et Musique*. — *Vieux Colombier*. — *Mémento*.

Y a-t-il quelque lien secret entre le rétablissement du maréchalat et la représentation de **Ping-Sin** de M. Henri Maréchal ? En tout cas, la coïncidence d'une élection académique indisputée et de l'exhumation de cet ouvrage des cartons directoriaux de la salle Favart, où il dormait depuis vingt ans, est à coup sûr l'unique curiosité de l'aventure. *Ping-Sin* y eût pu reposer pendant un laps supplémentaire égal, et même à perpète, sans le moindre inconvénient pour personne et surtout pour la réputation de l'auteur, qui est peut-être encore de ce monde, quoiqu'on n'en soit pas bien certain. Cette musique était depuis bien longtemps périmée à l'heure même où l'encre qui l'écrivit coulait innocemment de la plume du compositeur. Sa puérilité déconcerte et désarme ; on bâille à son inanité. La pièce, confectionnée jadis par feu Gallet selon la formule vériste, délaie une petite histoire de Bibliothèque Rose qui fera désormais rigoler jusqu'aux midinettes. En dehors de la digestion de quelques nouveaux riches, on ne voit vraiment guère à quoi peut bien répondre cet ouvrage, indigne à tous égards des décors et de la mise en scène dont l'encadra fort joliment notre Opéra-Comique.

Au beau Jardin de France, qui suivait et que le programme baptisait « Evocation dramatique et lyrique », est tout honnement un ballet accompagné de quelques chants. L'allégorie s'y atteste à la fois transparente, équivoque et, par-dessus le marché, panachée. On comprend bien qu'il s'agit de la guerre, en contemplant « Mars Gravidus qui surgit dans un saut violent » et massacre un essaim de nymphes peu vêtues. Mais on entend soudain : « Les lauriers sont coupés... » Serait-ce un ballet défaitiste ? Par contre, l'oligomastie propre et traditionnelle aux ballerines, — c'est sans doute le métier qui veut ça, — soulignait plus péremptoirement l'évidente allusion aux restrictions variées qui sur nous s'amontellent. Catherine la dentelière opinait judicieusement « qu'une femme sans nichons, c'est un lit sans oreillers ». Parmi l'aimable population de ce *Beau Jardin de France*, M. Jérôme Coignard aurait eu de la peine à découvrir un simple traversin, tandis que les maillots des lauriers boticellisants ne trahissaient pas moins la crise du savon que celle des étoffes. L'ex-